

Mariette Murat le 11 Mai 2020

Vous trouverez ci-dessous quelques associations « en roue libre » que la dernière réunion de bureau a entraînée mais qui se mêlent à celles qui couvaient depuis le début du confinement voire d'avant encore (avec mon travail autour des préparatifs de conférences ou journées). Elles constituent les fils et les pistes en perpétuel mouvement et donc quelque chose de non fini et qui peut appeler discussion. Merci donc à vous de ne les considérer que comme tel.

Concernant l'École :

Réunion de bureau de la semaine dernière :

La question se posait, au vu du peu de réponses de nos membres au courrier de la Présidente, de l'état « moribond » ou non de notre École en ces temps de COVID alors que nous devrions préparer l'année prochaine. Avons-nous raison ou des raisons (Déraison ?) de nous inquiéter de ce sentiment d'une perte de contact et d'inactivité ? Est-ce que le COVID, (coi-vide, « co-vide ») nous laisse coi et donc sans parole, en panne de mots pour dessiner quelques perspectives pour notre école, élaborer un semblant de projets pour les temps qui viennent et particulièrement l'année prochaine ?

Mais l'on pourrait se demander après tout si c'est seulement en ces temps de COVID et si nous n'avons pas à poser en permanence cette question de la manière de nous inventer au cas par cas voire un par un et au jour le jour (Glisser un peu de féminin dans la tambouille en référence au tableau de la sexuation ?) et celle de cette difficulté à sortir des carcans de nos habitudes et routines (institutionnelles ?). N'oublions pas pour autant que la situation est inédite. Pourrions-nous reprendre comme si de rien n'était et ne devrions-nous pas penser notre École autrement ainsi que la place de la psychanalyse aujourd'hui ?

Cela ne témoigne-t-il pas aussi - est-ce plus encore aujourd'hui - de la difficulté de cette gymnastique incessante mais nécessaire pour viser « un fait associatif digne du discours analytique ». J'emprunte cette expression à Marie Jean Sauret. Je lisais l'autre jour cette distinction bienvenue que fait Marie Jean Sauret entre le fait associatif et l'institutionnalisation du fait associatif, entre le lien d'une école et son institutionnalisation. Nous aurions des choses à creuser là. (Je m'inclus bien entendu dans ces processus tant dans un sens (positif) que dans l'autre et d'autant plus à partir de l'après-coup pour moi de ma présidence de ces deux dernières années).

On peut arguer tout autant que cette période nous laisse vraiment dans un temps suspendu, bardé d'incertitudes où toute projection semble (est) momentanément rendue difficile. Cela nécessite un consentement, cette incertitude. Cela ne nous empêche pas pour autant de penser. Cela pouvait certes risquer de nous laisser figés dans une expectative proche au départ de la sidération ou du laisser tomber. Peut-être qu'au contraire certains ont pu avoir vraiment beaucoup à faire pour des raisons diverses, mais je pose en ce qui me concerne que cela n'arrête pas ou n'a pas forcément arrêté le travail de chacun mais celui-ci de manière différente, (individuellement ou à quelques-uns), et dont chacun pourrait témoigner dans le temps qui lui convient. Il nous faut en effet tenir compte du fait que nous sommes pris encore dedans et que le temps de chacun pour comprendre et conclure n'est

pas le même (au moins pour une conclusion temporaire). Il serait intéressant de reprendre tout cela entre nous au fur et à mesure mais aussi dans les après-coups successifs.

Reste qu'il nous faut tout de même quelques idées pour septembre concernant notre École. Qu'en dire aujourd'hui à nos inscrits ? (Il me semble que c'est important). Quelles modalités de bases pour la rentrée de septembre suffisamment souples pour s'adapter et qui tiennent compte des précautions en cours qui pourraient durer mais surtout : qu'est-ce qui nous semble important de promouvoir et de quelle manière pour une place d'autant plus nécessaire de la psychanalyse dans la cité ?

En ce qui me concerne, il me semble vital aujourd'hui d'insister sur l'intérêt de continuer de soigner et développer nos échanges avec nos collègues d'autres Écoles de manière régulière et de multiples manières afin de nous ouvrir et nous enrichir mutuellement. Nous en avons la possibilité si nous regardons autour de nous les liens qui se sont déjà tissés ou se tissent avec Marie-Jean Sauret, Rolland Gori, Hélène L'Heuillet, Jean-Jacques Tyszler, Jean-Pierre Lebrun, l'appui persistant de Marcel Czermak et Stéphane Thibierge, nos collègues des Forums et bien d'autres encore. D'autres moyens de les mettre à l'oeuvre en plus des invitations chez nous sont à inventer ou se dessinent déjà. Je pense à Jean-Jacques Tyszler qui depuis son dernier passage nous envoie régulièrement des nouvelles de ses activités mais nous a aussi transmis dernièrement une série de texte de psychanalystes invités à réagir à l'initiative de la FEP en ces temps de COVID. Nous avons eu cette idée au sein de l'École, qu'est-ce qui nous empêche d'y ajouter ceux-là pour en discuter ? Je pousse plus loin : Est-ce que même en amont, nous aurions pu penser nous y joindre ? Y compris peut-être la proposition d'Une Autre Écoute ? Constat : Nous pensons souvent notre travail en interne. Notre École voire la psychanalyse survivront-elles si nous restons dans nos espaces ? Cette question est la mienne.

Voilà pour ma contribution pour l'année prochaine. J'y ajoute plus localement mon intérêt pour une lecture à plusieurs du dernier ouvrage de Jean-Pierre Lebrun (Un immonde sans limite). Je trouve même intéressant en ce moment chez moi de le lire en même temps que l'ouvrage de MJ Sauret intitulé « L'effet révolutionnaire du symptôme » et que quelques autres extraits de ses ouvrages.

Par ailleurs, quelques pensées en vrac autour du COVID :

- Ce qui est rendu difficile, et nous laisse un peu sans repère c'est le cadre dont nous habillons nos activités habituellement et auquel parfois l'on peut vouloir se raccrocher frénétiquement. Je retrouve cela particulièrement ailleurs dans des lieux où un désir de maîtrise tous azimuts tente de combler cette perte de repères.
- Dans mon texte concernant nos activités, je parlais de notre difficulté éventuelle à écrire un « semblant » de projet. En analysante qui souhaite contribuer à nos débats, je vous livre ce qui me venait librement autour de ce signifiant « semblant ». Sans blanc ? Qu'est ce qui nous empêche d'accepter l'écriture de projets ou de textes troués d'incertitude et corriger, échanger, moduler ?
- Par ailleurs, et sur un autre versant, peut-être que cette question du semblant en effet est centrale. Le semblant dont nous habillons habituellement notre monde de parlêtre est ici avec le COVID ébranlé. A quel Autre pouvons-nous nous vouer si une analyse ne nous a pas éclairés sur cette question à savoir que ce lieu est vide ?

Pouvons-nous faire l'hypothèse d'un effet sur deux étages et nous poser la question de deux semblants : le semblant de pacotille dont nous habille le discours capitaliste, sa futilité perverse et le semblant structural inhérent à notre prise dans les lois du langage.

Encore faut-il en effet ne pas confondre le semblant auquel le sujet est soumis d'être parlêtre et fausseté. Fausseté qui vient le nier et recouvrir ce semblant fondateur. N'est-ce pas l'occasion de réaliser toute la fausseté et la futilité dont le discours capitaliste nous invite à habiller notre monde en nous vendant l'illusion d'un monde sans manque et sans reste, qui ne saurait être troué (Syndrome de Cotard ?). Ravalant l'objet « a » cause de notre désir à l'objet de consommation dont les seuls restes sont les rebuts qui couvrent nos décharges.

Le discours capitaliste, variante du discours du maître, vaut-il encore discours s'il ne ménage plus la place de la perte ? Devrions-nous le considérer plutôt comme une imposture, une certitude montée de toute pièce, mais une imposture qui a des effets du fait de se calquer sur le fonctionnement de l'inconscient à son avantage ?

Ce temps inédit est celui où vient nous frapper et peut nous laisser sonnés, (abasourdis me disait une patiente, en état de sidération disait une autre), ce coup de massue que la promesse de l'Autre est vide. Qu'il n'y ait de réponse au lieu de l'Autre éclate pour chacun sans les mots de la cure pour le lire et le dire. Et chacun de chercher avec frénésie l'autre fautif ou le succédané d'Autre qui pourrait lui succéder, voire sa propre culpabilité.

C'est peut-être d'autant plus frappant que l'Autre qui nous sert aujourd'hui de référence et donc mis en cette instance est la science ou plutôt une Science, celle positivée par le discours capitaliste qui l'a prônée comme la mère de toutes les solutions et y compris la pourvoyeuse de tous les objets de soins, de consommation et d'une évolution humaine technologiquement améliorée, rentables et capitalisables. Le tout au service du divin marché, donc. Or ce dernier est en train de se casser la gueule.

Derrière cette divinité Science sans conscience et qui forclôt le sujet se cache le divin marché dérégulé auquel on a pu penser pouvoir laisser de manière magique toutes les clefs de notre existence matérielle soutenues uniquement des algorithmes pour calculer nos vies et continuer de le nourrir.

- Si le discours capitaliste a incorporé celui de la science pour le mettre à son service, il n'est pas dit qu'il n'incorpore pas - à ses fins - ce qu'il perçoit comme utile dans psychanalytise (Le pubs nous le démontrent tous les jours, les psychothérapies de tout crin et la marchandisation d'une promesse de retour au bien être qui ne manquera pas d'affluer).
- La crise du COVID nous laisse sans repère et nous renvoie à une finitude bien souvent évacuée y compris dans nos rituels de deuil aujourd'hui. Plus la part d'impensable est refoulée voire forclosée plus elle nous revient durement. C'est pour autant-là que chacun réalise aujourd'hui à quel point ces rituels sont nécessaires (La fin seuls de nos anciens dans les EHPAD, les rassemblements et rites funéraires).

- Constat personnel et qui peut paraître paradoxal en ce temps qui paraît arrêté : la possibilité retrouvée ou la nécessité vitale de silence et de temps mais d'un temps autre (en teneur, en consistance...) pour penser. L'un des paradoxes tient au fait que nous sommes dans un moment où explosent justement la communication et les incitations aux liens tous azimuts avec les moyens modernes d'y pallier. Ne sommes-nous pas tous beaucoup sollicités voire sur-sollicités par le grand fracas des médias mais aussi toutes ces incitations à faire ensemble (De faire Un ?), voire « comme un seul homme » au lieu de faire « avec » les uns et les autres, altérité comprise ?
- Parallèlement, nous sommes englués dans un flot continu où la solidarité est vendue, dégoulinante à l'envie jusque dans les spots de pub ! Du reste, la permanence des publicités sur nos ondes quelles qu'elles soient en alternance avec les nouvelles alarmantes scandées dans toutes les émissions peut sonner comme scandaleusement décalée. Nous devons distinguer ce fracas de communicationnel où la voix de chacun se perd et où nous pourrions être engloutis (psychanalyse comprise) des espaces où la parole, fragile, peut se soutenir d'une subjectivité au cas par cas.

Mais encore : quelques propositions de partages, constats et pistes de travail qui me sont venues actuellement et à développer autour de la pratique en temps de Covid (Notes éparses et en vrac).

- Les appels téléphoniques : D'une manière générale, j'ai laissé à mes patients ou analysants le choix en fonction de leur facilité ou non à envisager temporairement le maintien du lien.
- Topologie : De cette topologie et de ces sortes de subtiles frontières du temps et de l'espace qui se confondent en ces jours inédits, peut-être y aurait-il à dire quelque chose et de la singularité de chacun à y faire face et donc avec son symptôme. Des espaces de toutes sortes perdent leur limite et s'entendent ainsi : « Tous les jours sont pareils », « je dois rechercher tous les jours quel jour nous sommes », « Il y a les temps de télétravail qui s'étirent à toute heure », « Les enfants 24h/sur 24 » (ou la femme, ou le mari), « le travail et l'école dans le même espace », « Les temps pour moi sont plus difficiles à trouver ». Certains symptômes trouvent là parfois à se renforcer et même parfois de manière autorisée, validée.
- La suspension du désir ? Une analysante me parlait de son peu de goût au départ pour des activités qui lui sont habituellement plaisantes et de loisirs, ce plaisir se perdant de devenir activités pour occuper son confinement. Le trop de recommandations ambiant tue le désir ?
- Absence sur fond de présence et inversement : Le silence du psychanalyste au téléphone est-il de la même teneur que celui signifiant l'absence de réponse au lieu de l'Autre au sein de son cabinet et en présence corporelle (son silence étant alors un

dire d'après Lacan) ? Certains analysants plus que d'autres éprouvent cette difficulté de l'absence physique lors des rendez-vous téléphoniques et viennent vérifier ma présence ou simplement vérifier que la communication n'a pas été coupée. Il en va surtout ainsi pour celui qui quête particulièrement cette présence habituellement, et quête une réponse : « Est-ce que vous êtes toujours là ? ». « Il pleut. Est-ce qu'il pleut chez vous aussi ? ». Il va de soi que chacun fait avec son symptôme et la teneur de son transfert et que nous en voyons toute la diversité.

- Lieu de la cure : De même, quelques-uns cherchent à re-créeer la situation de la cure. Ainsi recherchent-ils un déplacement physique pour faciliter un déplacement subjectif ? Peut-on penser le lieu, y compris les quatre murs du cabinet comme contenant, propre parfois même à l'élaboration du domicile subjectif ? Ils recherchent aussi à recréer un lieu autre et confidentiel, voire la position allongée pour ne pas se laisser distraire et laisser vaquer leurs associations. Pour un certain nombre le domicile familial inhibe en partie la parole. Certains au contraire la libèrent à parler au téléphone (voire à s'entendre). La question de l'objet voix et de ses effets est à travailler.

Je me suis retrouvée confrontée pour une patiente qui l'avait pourtant demandé au risque d'un ressenti envahissant voire menaçant de la voix via le téléphone. (Nous marchons parfois sur des œufs !).

- D'autres commentent ce qu'ils voient dans la rue depuis la voiture où ils « s'isolent » !. Ou bien encore commentent ce qu'ils entendent de mon univers (Le chant de l'oiseau juste à côté de ma fenêtre ouverte) comme il leur arrivait de commenter ce qu'ils voyaient dans mon cabinet.